

Le jour arriva, et la perruque n'arrivait pas. Un valet de chambre va la chercher. Le perruquier fait mille excuses, mais sa femme était accouchée deux jours avant, l'enfant était mort la veille, la femme était encore très mal ; il n'est pas étonnant que dans ces momens de trouble et d'embarras on ait oublié de porter la perruque à Monseigneur ; mais la voilà dans cette boîte ; vous verrez, dit-il, que j'y ai apporté tous mes soins. On ouvre la boîte avec précaution pour ne pas gâter la perruque ; on y voit l'enfant mort la veille. " Ah ! Dieu ! s'écrie le perruquier, les *prêtres se sont trompés*, ils ont enterré la perruque. " Il a fallu un ordre de l'archevêque, un procès-verbal, un arrêt du conseil, et je ne sais quoi encore, pour enterrer l'enfant et déterrer la perruque."

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 26 AVRIL, 1845.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

LA GUERRE ! LA GUERRE !

Il faut avouer que les journalistes, les nouvellistes et les politiques sont de bien méchants garçons. Au milieu de la plus profonde tranquillité, de la paix la plus innocente, la plus bénigne ils viennent tout à coup, à propos de la moindre Pomaré, du plus petit Texas, du plus insignifiant Orégon faire retentir à nos oreilles les cris de guerre, de mort, de pillage ! Comme si on se battait aujourd'hui ! Pauvres gens qui ne peuvent se mettre à la hauteur c'est-à-dire à la bassesse de leur siècle. On ne se bat plus désormais ; on traite, on échange des notes diplomatiques, des protocoles et autres colles, on paie, on fait écrire des articles de journaux, on donne des explications à des chambres auxquelles on a graissé l'oreille pour s'en faire écouter complaisamment et la patte pour s'en faire bien applaudir et tout est dit. C'est la diplomatie qui dirige et règle tout ; l'horizon politique est nuageux de diplomates ; partout on les voit apparaître et enlacer, dans leurs artificieux filets, toutes les difficultés internationales qu'ils savent adroitement faire oublier par de nouveaux orages qu'il leur faut conjurer sans cesse. Après tout, cela vaut peut-être mieux que la guerre, surtout pour les diplomates qui ont pris dans les états la place des généraux, des maréchaux de camp, qui ont fait remplacer les sabres et les baïonnettes par les canifs et les plumes d'acier, les destriers fougueux et la cavalerie par les étiques chevaux de poste et les postillons, les fantassins par les commis expéditionnaires, les rations de viande de légumes et de piquette, par les dindes aux truffes, les pâtés de foie gras et les vins de Champagne, Médoc, Chambertin, Constance, Lachrimâ Christi, etc. etc. ; enfin l'école de Vauban a fait place à celle de Talleyrand, de même que la pobouille du camp cède le pas aux délicieux mets des successeurs de Carême, homme dont le nom était singulièrement trompeur. Quand, aujourd'hui nous recevons au fond de notre poudreuse imprimerie les journaux de toutes les parties du monde et que nous y voyons les spéculations à perte de vue que fait tel ou tel grave écrivain sur les probabilités ou les possibilités d'une guerre entre telle et telle grande puissance, nous entrons dans de tels accès de souffrir que tous nos employés en tremblent pour nos jours. Si c'est la guerre entre un